

Culture

Keziah Jones lâche la guitare pour le stylo

Exposition atypique Le musicien expose ses dessins à Genève, à la Tribe Gallery. Le Nigérian annonce aussi son retour au disque et sur scène.

Boris Senff

Depuis plus de dix ans et son album «Captain Rugged» de 2014, Keziah Jones ne donnait plus trop de nouvelles. Le Nigérian habitué de Paris semblait avoir disparu dans la nature. Au début de l'année, sa collection de relectures de certains de ses propres titres, «Alive & Kicking», indiquait que le musicien du «blufunk» n'avait pas abandonné la partie. Mieux, il ouvre aussi une exposition à la Tribe Gallery de Genève, l'occasion de découvrir sa facette plus secrète de dessinateur. Entretien avant vernissage... et un potentiel redécollage musical.

Qu'avez-vous fait pendant toutes ces années?

Avant, je mettais deux ans entre deux albums, puis c'est devenu quatre et là c'est dix ans! Je suis reparti à Lagos, où j'ai construit ma maison avec un studio, une bibliothèque, un jardin. Je voulais en faire une sorte d'île dans une ville congestionnée et polluée. J'y ai passé des heures et des heures à pratiquer la guitare, lire des livres et retrouver une vie normale après tant d'années de tournées.

Vous vous exerciez à la guitare, sans chant?

Avant, à l'époque où je tournais et réalisais des albums, c'était secondaire. Explorer l'instrument une nouvelle fois était la meilleure chose à faire. Jouer et explorer des sons. Je me suis plongé dans les drones, mais aussi dans la musique moyen-orientale et la musique traditionnelle japonaise.

Ces expérimentations promettent-elles un nouvel album, quelque chose dans une veine jazz?

J'ai déjà six titres qui devraient devenir un album en avril prochain. Mais l'usage des drones, l'instrumental, ce sera pour plus tard. J'ai aussi un projet d'improvisation avec un groupe, sur des bases folks et acoustiques. Je suis toujours en train de définir mon propre style, mais je me retrouve dans la philosophie et la liberté du jazz. Exploration totale: rien n'est faux, rien n'est à jeter, tout



Keziah Jones devant l'une de ses œuvres. «J'ai toujours dessiné, bien avant la musique», dit-il. Tribe-Gallery

doit être pris en considération. J'ai cet état d'esprit, oui.

Et l'on apprend que vous êtes aussi un dessinateur: votre jardin secret?

J'ai toujours dessiné, bien avant la musique. J'ai toujours été inté-

heures. Et quand je reviens à la musique, le problème est résolu. J'ai des tonnes de ces dessins, mais sans jamais penser à en tirer une exposition.

Qu'est-ce qui vous a décidé à passer le cap?

Il y a des gens à Paris qui ont vu ce qui était surtout un délassement de musicien et qui trouvaient ça super. Ce n'est que des lignes, leur disais-je, mais ils voyaient des personnages, des maisons, toutes sortes de choses. Je suis incapable de dessiner une main ou un pied, mais on peut en voir dans ces lignes... Je ne voulais pas rentrer dans le débat de savoir si c'était de l'art ou pas, mais à la troisième personne qui m'a proposé de faire une expo, un ami, je me suis dit: «Essayons» et la réaction a été très bonne.

Répondre à une commande, comme vous l'avez fait en dessinant une affiche pour Longines, c'était stressant?

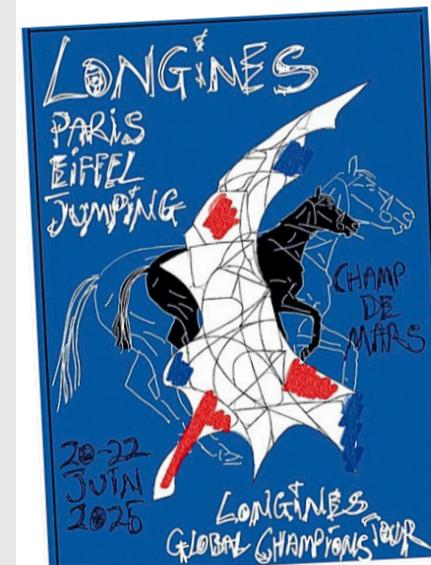
Un peu, car ce n'est pas mon approche visuelle. Il y avait une échéance, une idée imposée. Mais c'était un défi à relever. Ils voulaient un cheval, la tour Eiffel. J'ai donc trouvé un moyen de le faire. Disons-le comme ça...

Vous avez beaucoup voyagé, vécu à Londres, à Paris.

Comment ce nomadisme a-t-il affecté votre identité nigériane?

De façon bénéfique. J'ai quitté Madrid à l'âge de 8 ans pour aller à l'école à Londres...

Plus tard, la musique m'a beaucoup fait bouger. Se confronter à d'autres cultures, d'autres langues, aide beaucoup à élargir ses vues. D'un autre côté, cela vous sort de votre communauté, il n'y a pas de retour possible. Difficile de dire que je suis Nigérian, même si je suis né dans ce pays et que j'en ai le passeport. Pareil pour l'Europe. Mais je préfère ça plutôt que de ne rien savoir du monde.



Genève, Tribe Gallery (23, rue de Montchoisy), jusqu'au 29 nov. tribe-gallery.com

Le retour du musicien s'accompagne d'une exposition à Genève. Vincent Thomas

Blaise Ubaldini, être ou ne pas être compositeur

Théâtre musical Le Lausannois crée un «Hamlet» à Paris, publie un disque et joue en novembre à Cully.

Dans le parcours de Blaise Ubaldini, 2025 marquera à coup sûr un moment fort. Le musicien franco-lausannois voit plusieurs de ses projets aboutir: la parution d'un enregistrement, la création d'*«Hamlet/Fantômes»* au Théâtre du Châtelet, à Paris, et le retour des Rencontres musicales Homay, à Cully en novembre, programmé avec son épouse, la pianiste iranienne Layla Ramezan, où il présentera ses fresques électroniques inspirées des paysages de Lavaux.

Le compositeur est profondément inspiré par ce paysage où il vit, mais son quotidien s'en éloigne souvent, entre ses séjours outre-Atlantique, où il étudie, et Paris, où il répète un spectacle revisitant «Hamlet» de Shakes-



Le compositeur français installé en Lavaux Blaise Ubaldini est à l'affiche au Théâtre du Châtelet, à Paris. Christian Meuwly

peare, mis en scène par Kirill Serebrennikov. «La commande d'Olivier Py au réalisateur russe aurait dû avoir lieu dans deux ans, mais elle a dû être avancée pour remplacer un projet abandonné. C'est Pierre Bleuse, directeur de l'Ensemble intercontemporain, qui a suggéré mon nom. J'ai eu trois mois pour écrire ces dix variations autour d'Hamlet en 1h45 de musique!» Un méli-mélo entre opéra, théâtre musical et comédie musicale, qui correspond à cette «zone de flou» qu'il affectionne.

«Va suffisamment loin en toi pour que ton style ne puisse plus suivre.» Cet extrait du poème «Le style» d'Henri Michaux sonne comme un manifeste de Blaise Ubaldini, au cœur de son enre-

gistrement qui sort ce mois-ci. «In Between» réunit des musiciens bien connus dans la région, le Quatuor Sine Nomine, le percussionniste Luc Müller, le saxophoniste Valentin Conus, la cantatrice Zoéline Simone.

«Dans ce disque, je recherche une forme de libération, confie le compositeur. En Europe, on vit et on se réfère constamment à la mythologie des grands artistes. On marche à reculons. J'ai envie de regarder en avant.» Le résultat des recherches de Blaise Ubaldini est aussi déroutant qu'excitant, par sa capacité à accueillir de la musique savante contemporaine, des voix filtrées par l'électronique, des boîtes à rythmes de pop, des sons de la nature ou de jeux vidéo...

Une hybridation pas si éloignée du «Hamlet/Fantômes» parisien, mêlant l'académique au populaire. Il reflète aussi cet «entre-deux» que Blaise Ubaldini vit depuis deux ans entre l'Europe et les États-Unis. Le compositeur prépare à Los Angeles un DMA (Doctorate of Musical Art) sur la relation entre la perception des émotions et la culture.

Matthieu Chenal

Paris, Théâtre du Châtelet, du 7 au 10 octobre, www.chatelet.com Disque «In Between», à paraître le 17 octobre, asymetricsounds.com Cully/Villette, Rencontres musicales Homay, 7-9 novembre, homay.ch